

CHAPITRE X

I

Montfort à Nantes. — Son talent de Missionnaire.

Le Missionnaire quitta Saint-Lazare vers la fin de 1708.

Il se rendit à Nantes, où il avait fait son apprentissage comme missionnaire. Il resta dans ce diocèse environ deux ans et demi. Il y trouva bien des croix, mais il y trouva aussi de grandes consolations. Ce fut l'époque la plus brillante de sa vie apostolique par l'éclat de son talent, et par l'influence considérable qu'il exerça sur les populations.

Avant de commencer, nous allons dire un mot de son talent comme missionnaire.

Il avait tout ce qu'il fallait pour être un mission-

naire accompli : une intelligence supérieure, des connaissances théologiques très étendues, un jugement sûr, un cœur ardent, un zèle de feu, une imagination vive, une voix pénétrante, une éloquence forte et persuasive qui jaillissait en figures populaires et en images saisissantes.

De plus, il avait un accent de conviction qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme, et par-dessus tout c'était un saint...

En chaire, il exerçait sur tous ceux qui l'entendaient une influence irrésistible : c'était comme un magnétisme surnaturel, insaisissable, invincible, pareil au souffle de l'esprit.

Ce pauvre missionnaire de campagne a des triomphes d'éloquence inconnus aux Ambroises, aux Chrysostomes ! Il est obligé quelquefois de s'arrêter, interrompu par les sanglots de son auditoire. « Mes enfants, mes chers enfants, s'écrie-t-il, ne pleurez pas, vos pleurs m'empêchent de parler ! Si je ne me retenais, je m'abandonnerais moi-même aux larmes ! »

Personne ne résiste à son entraînement : des bandes d'hommes de guerre, la terreur de ces contrées, deviennent dociles comme des jeunes

filles ; il les fait aller en procession, récitant le rosaire et chantant des cantiques.

Souvent la curiosité lui amène des auditeurs très peu bienveillants : des gens d'esprit, des hommes légers, des incrédules qui viennent pour rire des excentricités du Missionnaire. Au bout de quelques instants, ils sont tous subjugués, terrassés ; ils se frappent la poitrine et pleurent comme les autres.

Le Père Martinet, jésuite, ayant entendu parler du grand pouvoir que Montfort avait sur les cœurs, alla l'entendre avec M. Barin, vicaire général à Nantes, esprit fin et délicat.

En arrivant dans l'église, il vit que tout le monde pleurait sans exception. Il se mit en garde contre toute émotion ; mais bientôt, malgré tous ses efforts, il ne put résister aux impressions et aux traits de feu qu'il recevait de ses paroles : touché au vif et pénétré des sentiments les plus tendres de dévotion, il mêla ses larmes à celles de tout un peuple qui ne pouvait arrêter les siennes.

Un mot, un regard, un geste, une inflexion de voix, c'en était assez pour produire des miracles

de conversion. Ces pleurs et ces gémissements de toute une multitude n'étaient pas un fait rare et isolé, mais un fait qui se renouvelait tous les jours et dans toutes les prédications du saint.

Comment expliquer cette puissance ? quel est le secret de cet empire qu'il avait sur les âmes ? Nul ne saurait le dire. C'est un don de Dieu, et ce don est comme celui du miracle, Dieu seul le donne.

On retrouve la même chose dans la vie d'un grand nombre de saints.

Saint François Régis donnait une mission à Toulouse avec un confrère fort éloquent. Il envoie ce dernier prêcher à la cathédrale, et choisit pour lui, dans les faubourgs, une humble paroisse où il se contente d'expliquer le catéchisme... et il attirait tout à lui !...

L'autre s'en plaignit au Provincial.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Allons entendre le Père Régis, et nous verrons comment il s'y prend.

Le Provincial et le prédicateur de la cathédrale partirent.

François Régis commence l'explication du catéchisme : bientôt il le commente avec tant de

simplicité et de cœur que tout le monde pleure, même le prédicateur de la cathédrale !

Ce don d'émouvoir les âmes, Montfort le possédait éminemment.

II

Missions de Saint-Similien, Vallet,
La Chevrolière, Vertou,
Saint-Fiacre, Cambon, Croissac, Pontchâteau.

En quittant Nantes en 1701, pour se rendre à Poitiers, où l'appelaient Mgr Girard, qui en était évêque, Montfort y laissait des souvenirs et des amis. M. des Jonchères, archidiacre de Nantes, qui l'avait vu à l'œuvre dans ses premières missions, avant son départ pour Poitiers, avait la plus grande estime pour lui. M. Barin, vicaire général, son ami fidèle et dévoué, ne l'avait jamais perdu de vue, et quand il le vit repoussé de son propre diocèse, il se hâta de le rappeler dans le diocèse de Nantes, et lui ménagea pour son arrivée une grande mission.

Par une délicate attention, M. Barin lui adjoi-

gnit pour l'aider le Père Joubert, de la Compagnie de Jésus, qui avait un grand talent pour les missions, et M. des Bastières, un des prêtres les plus pieux et les plus distingués du clergé nantais.

La mission de Saint-Similien, une des principales paroisses des faubourgs de Nantes, était déjà commencée quand Montfort arriva.

A peine le Missionnaire breton eut-il paru, qu'il fixa l'attention de tous : ses auditeurs s'en retournaient tout émus, les larmes dans les yeux, et publiaient partout qu'ils n'avaient jamais entendu un pareil missionnaire.

Et la foule arrivait de partout pour l'entendre.

Sa parole remuait la ville et opérait des prodiges de conversion. Il prêchait avec une force tout apostolique contre le vice et le désordre.

Des libertins, des scélérats complotèrent sa mort. Ils allèrent l'attendre dans un lieu par où il devait passer, et se jetèrent sur lui avec fureur.

Le peuple indigné le délivra des mains de ces misérables, et l'aurait vengé, si le Missionnaire n'avait intercédé pour eux !... « Mes chers enfants, laissez-les aller en paix ; ils sont plus à plaindre que vous et moi. »

La foule était si grande autour de la chaire et du confessionnal du Missionnaire, que bien des personnes laissaient leurs repas pour garder leurs places.

Une demoiselle de Guérande était depuis le matin au confessionnal du Père ; le soir elle n'avait pris aucune nourriture. Elle sentit qu'elle allait tomber de faiblesse : elle sortit, et alla s'asseoir sur une pierre pour se reposer. Elle y était à peine qu'une femme inconnue s'approche d'elle, lui présente un morceau de pain et disparaît.

La demoiselle assura depuis qu'elle n'avait jamais mangé de pain plus délicieux.

Après quelques jours de repos, le Missionnaire se rendit à Vallet. C'est une paroisse importante de cinq à six mille âmes, à cinq lieues de Nantes, sur les confins de la Bretagne et de l'Anjou.

Les vigneron de Vallet résistèrent d'abord aux appels de la grâce. Pour les tirer de leur indifférence, de leur torpeur, et les attirer à l'église, Montfort composa un cantique de circonstance, et envoya le frère Mathurin, une clochette à la main, le chanter dans les villages.

Voici la première strophe de ce cantique :

Alerte ! alerte ! alerte !
La mission est ouverte :
Venez-y tous, mes bons amis,
Venez gagner le Paradis.

Pendant que la foule entraînait dans l'église, il chantait ou faisait chanter cet autre cantique si populaire parmi nous :

La mission est ouverte,
Quittons tout pour la gagner ;
Pour en éviter la perte,
On ne doit rien négliger.

REFRAIN :

Profitons de ce saint temps,
Car il passe, il passe, il passe ;
Profitons de ce saint temps,
Car il passe promptement.

Cette mission de Vallet eut, comme la précédente, un grand retentissement. On y accourait de partout. Elle produisit les fruits les plus abondants.

Un seul homme ne voulut pas profiter de la

grâce de la mission ; il chercha même à faire de l'opposition. Il en fut puni d'une manière terrible.

Un des derniers jours de la mission, tout le monde était à l'église pour entendre l'instruction, seul cet homme était resté tranquillement chez lui : tout à coup un orage gronde, la foudre éclate, et le tue sans lui donner le temps de se reconnaître.

A Vallet, comme partout, le Missionnaire établit la récitation du Rosaire. Les habitants, après y avoir été fidèles pendant quelque temps, en abandonnèrent la pratique.

Après la mission de Roussay, en 1713, Montfort devait passer par Vallet pour retourner à Nantes. On le supplie de s'arrêter à Vallet ; une femme même se jette à genoux pour le conjurer de se rendre au désir de tout un peuple : « Non, non, » dit-il, « je ne passerai pas par Vallet ; ils ont abandonné mon chapelet ! »

Ce reproche toucha vivement les habitants de Vallet : la récitation du Rosaire fut rétablie ; quinze ans après elle subsistait encore !

A la Chevrolière, paroisse de deux mille âmes

environ, Montfort eut beaucoup à souffrir. Les épreuves vinrent de tous les côtés, même de ceux qui devaient le plus le favoriser ; néanmoins elle fut remplie de consolations : les conversions furent très nombreuses.

Au milieu de la mission, Montfort tomba malade, son état parut désespéré. Il fut attaqué d'une fièvre violente et d'une colique aiguë très douloureuse ; et pourtant il continua à prêcher et à confesser comme s'il eût été bien portant.

« Plusieurs fois je l'ai vu, » dit M. des Bastières, un de ses missionnaires, « monter en chaire, tremblant de fièvre et souffrant des maux d'entrailles très violents : il ressemblait à un mort. Et pourtant je ne crois pas l'avoir entendu prêcher avec plus de force et d'onction ; l'auditoire pleurait à chaudes larmes. »

Le jour de la clôture de la mission, Montfort fit la cérémonie de la plantation de la croix. La pluie tombait par torrents, les chemins étaient pleins d'eau et de boue, et le lieu où la croix devait être plantée était éloigné. Le Missionnaire ordonne de la porter, nu-pieds et nu-tête. Lui-même, malgré la fièvre ardente qui le dévorait,

donne l'exemple. Deux cents hommes en font autant, et quand la croix fut plantée, Montfort la bénit et prêcha avec une force extraordinaire.

A la fin de la cérémonie, le Missionnaire était guéri : la fièvre avait cessé entièrement.

Dieu sembla vouloir le dédommager des épreuves qu'il avait essayées à la Chevrolière, en l'envoyant à Vertou, à deux lieues de Nantes. Montfort ne trouva là que des sujets de joie.

Le saint Missionnaire, l'amant passionné de la croix, en fut affligé. « Mon cher ami, » dit-il à M. des Bastières, qui prêchait la mission avec lui, « que nous sommes mal ici ! Nous y sommes trop aimés ! Point de croix ! Quelle croix ! »

C'est à Vertou qu'eut lieu la guérison subite du frère Pierre ! Il était malade depuis douze jours ; il ne pouvait ni se remuer, ni changer de position, sans l'aide de quelqu'un ; il pouvait à peine parler : il était question de lui administrer les derniers Sacrements.

« Pierre, » lui dit Montfort, « où est votre mal ? — Partout le corps. — Donnez-moi votre main. — Je ne puis pas. — Tournez-vous de mon côté. — Je ne puis pas. — Avez-vous de la

foi ? — Hélas ! mon cher Père, je voudrais en avoir plus que je n'en ai. — Voulez-vous m'obéir ? — De tout mon cœur.

Le Missionnaire lui met la main sur la tête en lui disant : « Pierre, dans une heure vous viendrez nous servir à table. »

Une heure après, Pierre servait à table, il était guéri.

Toutes les missions que prêchait Montfort se ressemblaient plus ou moins pour le fond et pour la forme : elles étaient toutes, ou à peu près toutes, couronnées des plus grands succès. Elles rayonnaient dans tout le pays, et communiquaient leurs influences salutaires aux paroisses voisines de celles où elles se donnaient.

De Vertou, l'infatigable Missionnaire se rendit à Saint-Fiacre, paroisse de six cents âmes, à trois lieues de Nantes.

Elle eut tout le succès désirable.

Après cette mission, Montfort s'en alla passer quelques jours à Nantes.

Il donna une retraite à la maison des Pénitentes. Cette retraite fut très fructueuse.

Une pieuse dame de Nantes lui donna une mo-

deste habitation dans la ville, afin que, dans l'intervalle de ses missions, il eût un lieu où résider avec ses frères coadjuteurs. Il la nomma *la Providence*, comme toutes les maisons qu'il habitait dans ses missions. Il construisit une petite chapelle pour y dire la sainte Messe, et y réciter le Rosaire.

Pendant l'année du grand hiver de 1709, il fit, dit M. des Bastières, qui l'accompagnait, quarante missions.

« Nous allons dire un mot des principales.

« Au commencement du carême 1709, il ouvrit la mission de Cambon, paroisse de 3,500 âmes environ, dans le canton de Savenay, à deux lieues de Pontchâteau. Tout y était dans l'état le plus triste, et au temporel et au spirituel. Le saint Missionnaire, avec son zèle et son intelligence ordinaires, rétablit l'une et l'autre chose.

C'est dans cette mission que Montfort composa et fit chanter son cantique :

Soupirons, gémissons, pleurons amèrement.
On délaisse Jésus au très Saint Sacrement;
On l'oublie, on l'insulte en son amour extrême,
On l'attaque, on l'outrage, et dans sa maison même.

C'est là aussi qu'on voulut attenter à sa vie.

Vers la fin de la mission, Montfort et son confrère devaient aller à Pontchâteau : des assassins se mirent sur leur passage pour les tuer.

Heureusement les deux missionnaires furent avertis à temps et ne firent pas leur voyage.

Crossac était, sous tous les rapports, la paroisse la plus misérable du diocèse de Nantes.

Cette paroisse était sans pasteur.

L'église, très malpropre, n'était pavée que dans le sanctuaire; la nef servait de cimetière à toute la paroisse : tous prétendaient avoir le droit de s'y faire enterrer.

L'affaire fut portée au Parlement et jugée en faveur des paroissiens.

Montfort prêcha de toutes ses forces contre cet abus, et amena les habitants à renoncer à leur prétendu droit.

Il fit paver l'église et exécuter les réparations nécessaires.

La mission de Pontchâteau fut la plus célèbre de toutes les missions prêchées par le Bienheureux, et par la magnificence du calvaire qu'il y fit élever, et par l'enthousiasme dont il enflamma les

multitudes, et par la patience avec laquelle il supporta l'injuste humiliation dont il fut victime.

Il fit cette mission, comme toutes les autres, avec le plus grand zèle et le plus grand soin.

Dieu, qui l'appelait à une si grande entreprise, versa sur cette mission ses plus abondantes bénédictions. Jamais le Missionnaire ne rencontra plus de zèle, plus d'empressement pour assister aux exercices de la mission, plus de docilité à mettre en pratique les avis donnés. Jamais, non plus, il n'avait rencontré un lieu plus favorable pour l'exécution du projet qu'il méditait depuis longtemps...

CHAPITRE XI

I

Calvaire de Pontchâteau.

Le saint Missionnaire terminait toutes ses missions par la plantation d'une croix destinée à conserver le souvenir, les grâces et les enseignement de la mission.

Depuis longtemps il méditait quelque chose de plus grand encore : il voulait ériger un calvaire monumental qui rappelât celui de Jérusalem. Déjà, comme nous l'avons vu, il avait voulu exécuter son projet dans sa paroisse natale. Le duc de la Trémouille, qui en était le seigneur, s'y opposa.

A Pontchâteau, il trouva une occasion favorable pour exécuter son pieux dessein. Il pouvait compter sur les habitants et sur les populations